

HISTOIRES D'ÉCOLES

- J'étais passé à l'école de Katièplinou pour un examen. Au moment de partir, le catéchiste vient m'appeler : une femme était en train d'accoucher, ça s'annonçait mal. Ayant appris ma présence, il venait me demander d'aller prier pour elle. J'y suis allé, j'ai prié de mon mieux, entouré de quelques chrétiens du village. Par la suite, j'ai appris que tout s'était bien passé et qu'un garçon était né.

Une vingtaine d'années plus tard, j'étais à Bouaké. Un jeune homme se présente et me dit : « Je viens de Bocanda, plus précisément de Katièplinou, et je m'appelle Carteron. » Il me montre sa carte d'identité : c'était exact. J'ai oublié son nom baoulé, mais à la place du prénom, il était écrit : Carteron. Et il me dit que le jour de sa naissance, j'étais passé au village, j'avais prié pour sa maman. Par reconnaissance, ses parents lui avaient donné mon nom.

- Il y avait à l'école de Proukro un maître bété du nom de François. Il était brutal avec les enfants.

Un jour, un « parent d'élève », je crois que c'était le catéchiste Lambert, vient me trouver à Bocanda, disant : « Ton maître François n'est pas bon. Il frappe les élèves, il les insulte, il les brutalise. Quand un enfant ne sait pas sa leçon, il lui fait faire le tour de l'école à genoux. L'enfant se blesse sur les graviers, et à la fin il a les genoux en sang et on doit le faire soigner. Je suis allé le trouver, je lui ai dit que ce qu'il fait n'est pas bien, ce n'est pas ainsi qu'on traite des enfants. Il m'a répondu : 'Vous, les villageois, ne vous mêlez pas des affaires de l'école : vous ne connaissez rien à la pédagogie. »

Et Lambert continue, non sans malice :

« Puisque c'est toi qui es le directeur des écoles, explique-moi : pédagogie, c'est quoi même ? »

- Une école s'était ouverte à Tano Yakro, à une douzaine de km de Bocanda. Les villageois eux-mêmes avaient trouvé un maître et ils étaient venus me le présenter. Il était albinos et s'appelait Ambroise. Je ne le connaissais pas, mais je connaissais son frère Nicolas, albinos comme lui, infirmier ambulancier sans grandes connaissances, un « morticole » disait le Père Martel. Tous deux étaient originaires de Yapi Kouamékro.

Quelque temps plus tard, je suis allé inspecter l'école. C'était minable, même catastrophique. Et j'avais entrevu en passant la femme d'Ambroise : une petite femme souriante, aussi mignonne que lui était laid, et ce n'est pas peu dire : il se teignait les cheveux avec *Yomo*, il portait toujours des lunettes de soleil très noires, et ses dents étaient si blanches et si bien alignées que de dix mètres on voyait qu'elles étaient fausses.

Un jour, Ambroise débarque à Bocanda, furieux : « Mon Père, ça va pas : un de mes élèves a cherché ma femme, » ce qui dans le langage du village est un euphémisme pour dire qu'il l'a aussi trouvée. Et moi de lui dire : « Mais ton école a seulement le CP 1 et le CP 2 ! » - « Oui, mon Père. » Et je lui dis : « Alors, surveille ton recrutement ! »

Il faut dire que dans ces écoles, la paye du maître étant constituée uniquement par les scolarités des élèves, plus les élèves étaient nombreux plus la paye était forte, et les maîtres recrutaient souvent de grands gaillards pour faire nombre.

Il faut reconnaître que certains de ces gaillards, ayant fait au village deux ou trois ans d'école, ont pu se débrouiller dans la vie beaucoup mieux que s'ils n'avaient jamais « fréquenté ».

- Une année, l'Inspecteur primaire avait lancé une boutique de fournitures scolaires en ville. Il était surnommé « gbaflen Kouadio », il brassait beaucoup d'affaires, il avait un collège privé et un night-club à Dimbokro. Il avait une mauvaise habitude : il faisait payer la réussite aux examens pédagogiques. Sans *fais que je fais*, pas de succès. Pour cela, les maîtres ne l'aimaient guère. Aussi, au moment de la rentrée scolaire, les instituteurs avaient demandé à tous les élèves

de boycotter la boutique de l'Inspecteur. La consigne avait été suivie à la lettre. Pendant ce temps, notre boutique était assaillie, il fallait faire la queue pour être servis. Pourtant, les clients attendaient stoïquement. Lorsque parfois l'un de nous s'échappait de la fournaise pour aller à la Poste ou au marché, il passait devant la boutique de l'Inspecteur : aucun client, les vendeurs étaient assis sur les escaliers.

LE CINEMA « PAX TECUM »

Il y avait un cinéma à Bocanda. Le patron était un Cap-Verdien nommé Spencer, un bon chrétien, d'où le nom latin de son cinéma : *pax tecum* : *la paix soit avec toi* ! Il habitait à Bongouanou, et il faisait habituellement du cinéma itinérant dans les villages du pays agni pendant la saison sèche.

A Bocanda, il y avait une salle, mais mal adaptée au matériel. La salle était trop longue, la lumière du projecteur trop faible. En entrant, on voyait une lumière du côté de l'écran, mais il fallait attendre que les yeux se soient habitués à l'obscurité pour savoir si le film était en noir et blanc ou en couleurs. Il y avait des sièges à ressorts couverts de skaï, mais le skaï était fendillé de toutes parts, les ressorts étaient apparents. Il fallait bien choisir son siège, ou mieux encore venir avec un pagne, ce qui permettait aussi de protéger sa chemise des chewing-gums collés un peu partout.

Quand il était présent à Bocanda et proposait un bon programme, Spencer venait nous prévenir. Nous y allions gratuitement, mais nous restions rarement jusqu'à la fin. Un soir, il y avait un film intéressant, c'était du temps où l'abbé Maurice Kouassi était à Bocanda. Le film était bon, je crois que c'était *Les vikings*, mais il n'y avait pratiquement personne, sinon la famille Lopez, qui étant du Cap-Vert comme Spencer, ne payait pas non plus. Au moment de commencer la projection, l'opérateur vient nous dire : « Vous êtes très peu nombreux, le film est long, il a deux bobines, et ce soir j'ai sommeil. Alors, je m'excuse, je vais passer une seule bobine, celle que vous voudrez, la première ou la deuxième. » L'abbé Maurice a essayé de parlementer, de dire que sa proposition était ridicule, la réponse était toujours la même : « J'ai trop sommeil. » Finalement, nous sommes rentrés à la maison et il n'y a pas eu de cinéma ce soir-là.

Avant le film, l'opérateur passait des disques, deux ou trois, toujours les mêmes. Ainsi la population était prévenue de la présence du cinéma. Il fut un temps où les disques en question étaient complètement rayés et diffusaient une horrible musique dioula. Un des haut-parleurs était braqué dans notre direction, c'était absolument insupportable, en nous y avions droit chaque soir pendant une heure.

Un soir, excédé, le Père Martel a pris deux disques dans sa collection et est allé trouver l'opérateur pour lui proposer un marché : « Tes disques sont complètement usés, la musique est insupportable. Si tu veux, tu me donnes tes vieux disques, et à la place je te donne deux disques pratiquement neufs de bonne musique. » L'opérateur lui dit : « D'accord. Mais si je vous donne mes vieux disques, qu'est-ce que vous allez en faire ? » Le vieux lui dit : « Je les détruis sur place, pour ne plus les entendre. » Et l'opérateur clôt le débat : « Ne les détruisez pas. Laissez-moi les emporter chez moi, je vous promets que vous ne les entendrez plus jamais. »

Et depuis ce jour-là, le soir entre 8 et 9 heures, on entendait résonner dans Bocanda les disques des Quatre barbus (*La pince à linge, Venerabilis barba capucinorum, l'alphabet de Mozart...*) et des Compagnons de la chanson (*le prisonnier de la tour, les trois cloches...*)

SUIS-JE UN REBELLE ? (N ième épisode)

C'était pendant mes débuts à Bocanda. Le vieux était en congé et j'étais seul. Il y avait un sous-préfet violent et brutal que tout le monde appelait *kpèsèkpèsè*, ce qui veut dire *petit piment* : petit par la taille mais non pas par la vigueur. A la moindre occasion, la moindre impolitesse à son égard, il faisait chicoter les gens. Ainsi un jour qu'il visitait le marché avec un de ses gardes, une vendeuse avait murmuré à sa voisine, en baoulé : « Ce commandant est un dida : chez eux, les femmes portent les enfants par devant, comme les singes. » Le garde, qui comprenait le baoulé, avait rapporté ces réflexions au Commandant, et la femme s'était fait copieusement chicoter.

Le Gouvernement avait décidé une grande cotisation dans tout le pays pour la construction de trois édifices religieux à Abidjan : une cathédrale, un temple, une mosquée. Tout le monde devait payer pour l'un ou l'autre selon sa préférence. C'était obligatoire : aux barrages de police, on demandait le reçu de cette collecte en même temps que le reçu du PDCI.

Le sous-préfet me convoque et me dit : « Vu le nombre des catholiques à Bocanda, vous allez faire la collecte et me rapporter deux millions d'ici quinze jours. » Je lui dis que c'est impossible. Le Père Martel recueille les offrandes des catholiques pour faire notre nouvelle église, et en plusieurs années il n'est pas arrivé à une telle somme. Je ne vois donc pas comment je pourrais avoir encore plus en quinze jours.

Le sous-préfet se fâche : « Donc vous refusez ? » - « Je dis que c'est impossible. D'ailleurs est-ce aux prêtres de faire cette collecte ? Nous pouvons péniblement trouver quelques centaines de milliers de francs pour la modeste église de Bocanda, comment pourrais-je trouver des millions pour la folie des grandeurs d'Abidjan ? »

Là, le sous-préfet est vraiment fâché. Il prend son téléphone et appelle le chef de la brigade de gendarmerie. Celui-ci arrive rapidement : « J'ai donné un ordre au Père, il refuse d'obéir. Je lui interdis de sortir de chez lui jusqu'à nouvel ordre : vous mettez un garde devant sa maison, et s'il sort vous me préviendrez : je ferai fermer son église. »

En sortant, le gendarme me dit : « Ne vous inquiétez pas, faites comme d'habitude. Nous connaissons l'homme, il est un peu fou. Ça lui passera. » Ça ne lui a pas passé du tout. Quelques jours plus tard, je reçois de la Préfecture de Bouaké une convocation chez le préfet pour « affaire me concernant ».

J'y suis allé, en passant chez Mgr Duirat pour le prévenir. Il savait, il était convoqué lui aussi. Nous sommes partis ensemble et nous avons trouvé *Petit piment* qui nous attendait dans le bureau du préfet qui était alors Léon Konan Koffi..

Devant le préfet, notre homme a exprimé ses griefs. J'ai redit ma réponse. Il a continué : « Ce n'est pas étonnant que les prêtres refusent de recueillir des fonds pour le Gouvernement. : ils ne pensent qu'à s'enrichir eux-mêmes, ils ne s'intéressent pas au pays. Ils viennent en Côte d'Ivoire qui est riche, ils ne vont pas en Guinée ou au Niger. »

Alors, la moutarde m'a monté au nez, j'ai pris ma défense en baoulé. Quand j'ai eu fini, j'ai dit au préfet, en français cette fois : « Demandez au sous-préfet de vous répéter ce que je viens de dire. Il est dans le pays baoulé depuis plus longtemps que moi. On verra lequel des deux ne s'intéresse pas au pays. »

Petit piment est resté muet : il ne comprenait pas un mot de baoulé. Monseigneur souriait, le préfet aussi. Finalement, Léon Koffi a tranché : « Il s'agit d'un malentendu. Ce n'est pas aux prêtres de se charger de recueillir cette cotisation, mais aux mêmes personnes qui s'occupent habituellement des cotisations du Parti. »

Et nous nous sommes séparés. Léon Koffi a retenu Monseigneur quelques instants pour lui présenter ses excuses : « Ce sous-préfet nous cause beaucoup d'ennuis avec ses violences. Mais comme c'est le fils d'un grand ami du Président, militant de la première heure, nous ne pouvons rien dire »

(Le sous-préfet en question s'appelait René Lhaubouet, fils de Marcel Lhaubouet. NDLR)

EPILOGUE (pour finir en beauté)

Quelques jours plus tard, j'étais au bureau, j'entends un bruit de pas, puis une silhouette s'encadre dans la porte. J'ai cru d'abord que c'était un ange. L'ange en question s'est approché, je me suis frotté les yeux pour assurer la netteté de ma vision, je me suis pincé le bras pour savoir si je ne rêvais pas. Ce n'était pas un ange, mais une femme, une vraie, une « go » splendide, teint clair sans produit, avec tout ce qu'il faut là où il faut. De la main, je lui ai indiqué un siège. Dans le mouvement qu'elle a fait pour s'asseoir, son parfum est parti en avant, venant remplacer pour un instant dans mes narines l'acre odeur de la pipe. Je l'ai saluée, je lui ai demandé la nouvelle. Elle était l'ancienne compagne du sous-préfet dont nous parlons. Depuis un mois, elle l'avait quitté en raison de son mauvais comportement. Elle voulait abandonner sa situation irrégulière et reprendre une vie chrétienne normale, venir à l'église et communier. Elle en avait déjà parlé au Père Martel qui lui avait demandé de revenir lorsqu'elle aurait pris une décision. Maintenant, sa décision était prise.

Je lui ai donné rendez-vous le dimanche un peu avant la messe pour la confession.

Le dimanche, comme prévu, elle est venue.

Quand elle a quitté le « confessionnal », elle s'est avancée dans l'allée centrale pour aller se placer dans les premiers rangs. De ma place, au fond de l'église, dans le coin, j'entendais le bruit régulier de ses pas sur le dallage, je voyais sa démarche ondulante. Les yeux des fidèles se tournaient vers elle : les hommes, médusés, sous le charme, faisaient silence. Les femmes, après un instant de surprise, réprimaient avec peine un *tyrulu* (*bruit de la bouche*) de jalousie. Et les pieuses personnes agenouillées au premier rang, dont une longue pratique de la prière avait évacué toute malice, rendaient certainement grâce à Dieu d'avoir mis sur terre des créatures aussi merveilleuses.

Et j'ai compris alors que cette beauté était probablement à l'origine de mes malheurs. Elle avait sans doute annoncé à son amant son désir de rompre et de reprendre une vie chrétienne normale. Celui-ci avait probablement rendu Dieu et ses serviteurs responsables de la conversion de sa dulcinée. Toute l'affaire des cotisations n'était que la vengeance d'un amant éconduit.

Peu de temps après, elle a quitté Bocanda. Dieu y a perdu une source de louange, mais nous avons pu élever nos regards plus facilement vers le Seigneur et lui seul.